

Études littéraires africaines

French Studies in Southern Africa / Études françaises en Afrique australe, (AFSSA), n°46, 2016, 164 p. – ISSN 0259-0247

Pierre Halen



Number 43, 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1040963ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1040963ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Halen, P. (2017). Review of [*French Studies in Southern Africa / Études françaises en Afrique australe*, (AFSSA), n°46, 2016, 164 p. – ISSN 0259-0247]. *Études littéraires africaines*, (43), 238–241. <https://doi.org/10.7202/1040963ar>

sont ainsi décentrés du moment de la traversée ou du chemin, au profit de la représentation du « parcours qui conduit le personnage de l'espoir à la déception », tant « l'ineptie du fossé sépare le mythe de la réalité de la France » (p. 148).

Le dernier chapitre de la troisième partie invite à envisager la question mémorielle dans une perspective collective. Dès lors, l'analyse de faits divers induit une lecture de l'état du monde (p. 160) et suggère un espace de circulations à rebours de tout ordre immuable. Là se décline l'une des charges postcoloniales (p. 161) des récits de l'auteur qui jouent sur des identités frontalières (p. 167). La proposition est bien de se nourrir des frontières pour mieux cerner les identités nouvelles, plutôt que de les supprimer.

Outre le fait qu'il témoigne d'une très bonne connaissance du corpus, l'essai est audacieux par l'aménagement d'une « narrativité critique » qui implique l'accompagnement de chaque partie d'une « ambiance sonore musicale » thématissant le point développé. « L'identité physique » évoquée en première partie convoque ainsi la métaphore du rap (p. 73-72), « *freestyle* des idéologies, *freestyle* des discours » oscillant entre construction et déconstruction des discours traditionnels. « L'identité intime », subjective, va quant à elle de pair avec le blues de la « violence et de l'amour, la lumière et l'ombre » : c'est une musique pour la recherche du mieux-être. La troisième partie met enfin en exergue une identité sonore « jazzy » qui infléchit la structure des textes. Ce point de chute rappelle que le jazz est certes une proposition thématique de la mobilité, mais qu'il est également une poétique propre à l'auteure. Léonora Miano décrit un monde transculturel où « le jazz est une urbanisation du blues, une occidentalisation des *spirituals* » (p. 169). Son projet est donc bien celui de plaider pour des identités nouvelles, liées à la tolérance et à l'ouverture au monde.

■ Adama COULIBALY

Reuves

FRENCH STUDIES IN SOUTHERN AFRICA / ÉTUDES FRANÇAISES EN AFRIQUE AUSTRALE, (AFSSA), N°46, 2016, 164 p. – ISSN 0259-0247.

La revue des chercheurs francisants en Afrique australe accueille des travaux qui concernent aussi la langue et l'enseignement du français, notamment dans le contexte sud-africain. C'est ce qui nous

vaut, dans cette dernière livraison, un article consacré au « Portfolio Namibien des Langues : un outil pour l'auto-évaluation », une intéressante étude critique à propos des « fondements des travaux consacrés aux français régionaux », et enfin une réflexion dont l'enjeu est la didactique des littératures dans le contexte universitaire sud-africain (en l'occurrence, il s'agit de *Reine Pokou*, de Véronique Tadjó). Attardons-nous un tant soit peu, cependant, aux études de littérature qui précèdent ces trois articles dans le sommaire.

La première porte sur un long poème de l'Ivoirien Noël X. Ebony : *Portrait des siècles meurtris* (paru en 1983 dans un recueil intitulé *Déjà vu, suivi de Chutes*, dont on ne nous dit pas ici qu'il a été republié par L'Harmattan en 2010), et plus spécialement sur les voix ou instances d'énonciation ; cette approche, bien informée du point de vue conceptuel, aurait toutefois été plus intéressante encore pour le lecteur si le poème en question avait été republié en annexe pour l'occasion ; mais peut-être les droits n'ont-ils pu être obtenus.

L'œuvre romanesque de Tierno Monénembo fait l'objet de deux des quatre autres études de littérature. Annamarië De Beer, qui avait soutenu en 2015 une thèse consacrée à la littérature en référence au génocide du Rwanda, propose une analyse bien informée de *L'Ainé des orphelins*, en partant d'un point de vue psychologique fort bien justifié. Notons que, si l'auteur fait beaucoup de cas de la situation d'exil de l'écrivain, peut-être manque-t-il ici, toutefois, un prolongement de la réflexion vers la théorie littéraire générale, et en particulier du côté du concept de dialectique négative ; celui-ci eût en effet permis d'éclairer autrement que par la biographie (ou par l'africanité) la postmodernité de Monénembo, postmodernité que l'expression « saison des pertes » désigne aussi. De son côté, Bernard De Meyer traite de « Tierno en Amérique du Sud » (un titre un peu hergéen ?), et en l'occurrence du roman *Pelourinho*, en s'interrogeant sur les relations de celui-ci avec les œuvres de Juan Rulfo et de Gabriel Garcia Marquez, ensuite avec les essais d'Édouard Glissant, le tout dans la perspective de retrouver un élément africain : la parenté-à-plaisanterie. L'auteur marche avec bonheur dans les pas de Florence Paravy, mais en s'intéressant davantage quant à lui à l'œuvre du Mexicain Rulfo (dont *Pedro Páramo*, traduit en français dès 1959 ; ici aussi la bibliographie aurait pu être plus précise en signalant ce qui est disponible en français), les essais de Glissant étant une sorte d'articulation entre le début (Rulfo) et la fin (Garcia Marquez) de l'âge d'or du roman latino-américain et de son influence. Quant à la parenté-à-plaisanterie, on

peut se demander si elle n'a pas à voir elle aussi, au-delà d'une identité peule, avec une postmodernité basée sur l'exil et l'écart : c'est ce que suggère la conclusion : l'écrivain « est devenu, pour certains, un des maîtres du roman francophone, statut qui n'aurait peut-être pas été possible sans sa virée sud-américaine » (p. 61). On aime ce mot : virée !

Une belle analyse de *La Suite africaine* de Léonora Miano (ses trois premiers romans) par Abdoulaye Imorou cherche à défendre l'écrivain contre le reproche d'avoir réutilisé des images stéréotypées, – et donc, pourrait-on dire non sans un brin d'ironie tant la liaison idéologico-sémantique est forte, occidentales – de l'Afrique pour se tailler le succès que l'on sait. A. Imourou plaide, avec la générosité et la précision qu'on lui connaît, en faveur d'une orientation rhétorique générale qui viserait surtout la réconciliation des Africains avec eux-mêmes. Tout cela est convainquant, même si le premier terme du couple *Truth and reconciliation* aurait pu être creusé lui aussi : c'est non seulement de Soi, mais aussi et inséparablement du Réel qu'il est question dans ces bilans romanesques qui sont aussi des bilans critiques. Et le Réel n'est pas forcément moral, comme la littérature ne doit pas être nécessairement éducative ou identitaire : c'est sans doute la discussion essentielle depuis une quinzaine d'années : on voit comme nous sommes inmanquablement ramenés aux questions qui concernaient Monénembo.

Ce sera le cas encore, d'une autre façon, avec la très intéressante étude consacrée par Jaco Alant à « La prévoyance d'Althusser », étude que le lecteur des *ELA* aurait certes tort de négliger au prétexte qu'elle ne concerne pas explicitement les littératures africaines. L'auteur revient sur Louis Althusser, tête pensante d'un certain marxisme français des années 1960, dont les anciens se souviennent aussi des démêlés biographiques et, en ce cas, judiciaires, lesquels s'étaient terminés par une ordonnance de « non-lieu ». Devenant auteur (et non plus un « intellectuel ») en rédigeant son autobiographie (*L'Avenir dure longtemps*, posthume, 1992), Althusser abandonne aussi les positions radicalement clôturées de la génération structuraliste et formaliste (« désincarnée », p. 25), dont Roland Barthes concluant à la fameuse « mort de l'auteur » à une certaine époque. Quel rapport avec les littératures africaines, demandera-t-on ? Celui-ci : comme Jacob Alant le montre de manière convaincante, la littérature, et donc l'auteur, et donc son corps, sont indissociables d'un lieu ; non pas, certes, d'un territoire identitaire ou communautaire ! mais d'un lieu identifiable au monde. Et voici le rétablissement après le saut : la littérature-monde, comme dépasse-

ment radical et comme abandon de la clôture autonomisante et formaliste, accueille forcément les littératures africaines, les jeunes créateurs se réclamant, à la même époque, non plus du territoire mais du monde. Exit Althusser (à rien). Belle démonstration, bien qu'elle m'ait paru un peu trop rapidement appuyée, vers la fin, sur une analyse de Nicolas Truong qui prend pour argent comptant la revendication d'une position de « gauche » par la génération structuraliste : il y a là une posture, une « évidence », qui attend sa déconstruction ; cette étude J. Alat y contribue.

En somme une livraison passionnante, on l'aura compris.

■ Pierre HALEN

PONTI / PONTS. LANGUES, LITTÉRATURES ET CIVILISATIONS DES PAYS FRANCO-PHONES, (MILANO : MIMESIS), N°16 (ODEURS, SENTEURS, PARFUMS), 2016, 261 P. – ISSN 1827-9767.

La livraison annuelle de la revue du département des littératures étrangères de l'Università degli Studi di Milano propose cette fois des études rassemblées sous le signe des odeurs. Le thème, pourtant riche de virtualités herméneutiques, ne semble pas avoir trouvé un écho très abondant, parce qu'au sommaire n'ont finalement été retenues que trois études. À tout seigneur, tout honneur, la première est consacrée à la poésie de Senghor par Liana Nissim, qui, en partant de la référence baudelairienne, situe les senteurs dans la perspective d'une synesthésie dont on trouve de nombreuses occurrences dans l'œuvre. De tous les sens, l'odorat semble plus essentiel dans l'itinéraire du « Je » poétique, avec un déploiement particulier à propos de la femme. Mais il n'y a pas que les parfums envoûtants : les miasmes fétides et l'excès d'odeurs durant l'hivernage peuvent surgir aussi. Finalement, dans les derniers poèmes, c'est l'odeur de la parole elle-même qui se fait sentir. La deuxième étude, par Elisabetta Bevilacqua, s'attache à l'œuvre de Claude Bami : les senteurs d'un « Maghreb perdu » constituent autant de réminiscences pour l'auteur pied-noir et « judéo-maghrébin ». La troisième analyse étudie un auteur québécois, Catherine Mavrikakis ; c'est à un autre drame que cette fois la senteur renvoie, celui de l'exil et de la Shoah. Mais dans ces trois analyses, une valeur anthropologique caractérise l'odorat, bien qu'il puisse tromper ou masquer : c'est celle d'un pont qui assure un contact presque immédiat avec l'absent ou le révolu.